

Meurtre en Cévennes

Benoit Virole

L e lendemain, à la même heure, le nuage se reforma à la même place. Sa forme était ovoïde et ses bords bien délimités comme un bouton de nacre posé sur le velours d'un diamantaire. Seule sa couleur était différente. Les rayons du soleil couchant avaient été reflétés par des nuées d'altitude, ou bien la qualité de l'air avait varié, mais sa teinte orangée s'était muée en un rouge plus sombre tranchant sur la pâleur du ciel. En dessous du nuage, les crêtes se couvraient d'ombre. Marc regardait le nuage et se perdait en conjectures. Comment ce nuage avait-il pu revenir de façon si similaire à l'observation de la veille ? Il y avait là quelque chose qu'il ne comprenait pas. La reproduction à l'identique d'un nuage lui était incompréhensible. Sans effort, sa pensée se détourna du nuage, il regarda les pins accrochés aux crêtes et s'étonna de leur grâce. Dans un coin de la terrasse qui surplombait la calade descendant au hameau, Buck haletait doucement, reprenant son souffle après avoir chassé du jardin un chat errant venu voler dans l'écuelle de Grignote. La chatte joua l'indifférente puis elle vint doucement s'allonger de tout son long près du jeune chien. Quand Vénus apparut au-dessus des

Meurtre en Cévennes

crêtes, Marc s'endormi. Immédiatement, il rêva. Il chutait dans un monde sans fond empli d'êtres colorés, certains parfaitement ovoïdes, comme le nuage qu'il venait de regarder, d'autres munis d'appendices, de crochets, de filaments lumineux s'agitant en tous sens. La chute était sans fin et l'espace sans fond. L'un d'entre eux, monstrueux, tant par ses appendices étranges que par l'impossibilité de discerner son contour, s'approcha de Marc jusqu'à le toucher. Il se réveilla en sursaut chassant brutalement la chatte qui avait grimpé sur ses genoux et le griffait, inquiète de l'endormissement de son maître. Marc ne garda nul souvenir de son rêve si ce n'est l'impression désagréable d'un endormissement avorté. Mais Grignote avait raison. Il était trop tôt pour dormir.

*

Ne laissons pas sans explication la présence des pins en haut des crêtes. Elle résulte de la propagation des spores par les vents ascendants remontant le long des vallées. Au sommet des collines, le vent s'épuise et le poids des graines les empêche de franchir la ligne de crête. Elles se déposent alors, donnant naissance à ces arbres. Ils poussent souvent isolés, étendant leur coupole au-dessus du vide. Leur acidité assèche les sols et entrave la pousse des châtaigniers. L'importation du pin dans ces montagnes a été réalisée au moment de la construction des mines et ceci pour une raison précise : le pin « crie » avant de céder. En étayant les galeries des mines de charbon par des soupentes en pin, le mineur avait la certitude d'être averti à temps avant l'effondrement par le crissement du bois en souffrance. Quant au nuage ovale s'installant au-dessus de la crête chaque soir, ou presque, à la même heure, la raison qui préside à son existence est physique. Un nuage rend apparent les différentes strates de l'atmosphère. Or,

Meurtre en Cévennes

le soir, la température fraîchit au-dessus de la crête et de l'autre côté de la vallée, un cours d'eau imposant irrigue des champs et alimente un petit lac artificiel. Après une journée chaude, la vapeur d'eau évaporée s'élève puis rencontre une couche plus froide et sur le lieu même de cette rencontre le nuage se forme. Passons sur les conditions qui président à sa forme étrange, peut-être due à une répartition des tensions superficielles, et admettons résolue l'énigme de sa présence. Et puisque nous en sommes à présenter la contrée où vit Marc nous en évoquons une autre. En bas de la vallée où est située sa maison, est érigé un terril imposant, une montagne artificielle, à la forme de cône, fait de résidus miniers accumulés pendant des dizaines d'années. Il est aujourd'hui couvert d'arbustes épineux. Parfois, un pin tente de s'accrocher et on le voit pousser pendant quelques années avant de périr et de disparaître. Il faut dire qu'au centre du terril couve en permanence une combustion secrète. Parfois quand le vent est propice, on voit des fumerolles couvrir ses flancs. On raconte dans la vallée que du charbon dérobé aux Allemands avait été caché sous le déguisement d'un terril.

*

Après son réveil, Marc se décida enfin à lire la lettre de l'Autre. Il l'avait reçue en fin de matinée par la postière qui avait bravé les cailloux de la piste et l'avait déposé sur la pierre de seuil devant la maison. Sans réseau, sans Internet, avec un téléphone filaire constamment défaillant du fait d'installations laissées à l'abandon et de la violence des orages, le courrier postal était devenu la seule possibilité de communiquer en dehors de la vallée. Ce n'était pas pour déplaire à Marc qui avait abandonné sa vie parisienne pour le refuge d'un ermitage. La lettre de l'Autre était restée close sur la table. Marc savait à l'avance ce qu'elle

contenait et il décida de vivre encore une après-midi sans la douleur qu'elle n'allait pas manquer de lui asséner.

Quand il repensait à la décision qu'il avait prise de quitter Paris, la même image lui revenait en pensée. L'an dernier pour ses quarante ans, et dans le secret espoir de redonner de l'allant à leur couple, l'Autre avait organisé une semaine d'anniversaire à New York. Un soir, en rentrant de *Time Square*, Marc vit dans la pénombre d'une rame de métro, assis côte-à-côte, des dizaines d'hommes et de femmes, silencieux, la tête courbée chacun devant leur smartphone dont l'écran lumineux donnait à leurs visages la blancheur des spectres. La nuit qui suivit cet épisode du métro, il eut une insomnie. Dans son esprit souffrant, il percevait son monde familial, ses collègues de travail, ses clients, l'Autre, comme un théâtre de figures irréelles. La folie des univers numériques, dans lesquels pourtant il excellait, lui apparut en pleine lumière. La puissance des réseaux sociaux, l'immédiateté des contacts, des informations, la disponibilité permanente de toute connaissance nécessaire, toutes ces propriétés qui l'avaient émerveillé et dont il avait vu la naissance et le déploiement l'écœuraient maintenant jusqu'à la nausée. Depuis plusieurs mois, il avait senti monter en lui ce sentiment désagréable de devenir étranger au monde de ces technologies envahissantes. Lorsqu'il avait essayé d'en parler à l'Autre et à ses amis, ils faisaient tous des réponses différentes, allant de la moquerie à la banalisation, mais finalement leurs réponses revenaient à inviter Marc à accepter ce qu'ils appelaient le *reset culturel* : la remise à zéro de l'histoire du monde. La bible imprimée de Gutenberg a changé le monde, le microprocesseur le change aujourd'hui ! Tous ses amis invitaient Marc à accepter la réalité de ce nouveau monde. Certains de ses amis, anciens militants des organisations de gauche, précisaient que l'acceptation de l'ordre numérique n'était pas incompatible avec sa critique politique, mais que rejeter son exis-

Meurtre en Cévennes

tence relevait d'un refus de réalité, et qu'après tout, il faut bien vivre avec son temps. Bien sûr, ces quadragénaires râlaient devant les conduites de leurs enfants devant les écrans, se rendaient compte que l'influence des *You Tubers* était incomparablement plus forte que leurs propres tentatives de les élever, mais l'idée que l'on puisse rejeter totalement l'existence du monde numérique leur semblait à tous, et particulièrement à l'Autre, indigne du minimum d'intelligence que l'on est en droit d'attendre d'un homme de notre temps.

*

La nausée du numérique n'était que le symptôme le plus expressif d'un mouvement souterrain : l'éloignement de Marc d'une société qui lui était devenue foncièrement déplaisante. Le dégoût de lui-même n'était pas le moindre des facteurs actifs de cet éloignement. Les circonstances de sa vie professionnelle l'avaient amené à s'occuper des contentieux familiaux ce qui était loin de sa vocation initiale portée sur la philosophie du droit. Divorces, adoptions, conflits en tous genres de l'héritage avaient fini par lui donner une image d'une grande tristesse de l'expérience humaine. La dernière affaire, juste avant le voyage aux États-Unis, l'avait fortement ébranlé. Un couple d'hommes, publicitaires aisés vivant dans le Marais, l'avait mandaté pour organiser juridiquement une gestation pour autrui, avec la sélection sur catalogue d'une mère porteuse américaine, rémunérée, recevant un ovocyte d'une mère donneuse, également rémunérée, fécondée par les spermatozoïdes mêlés des deux hommes. Le montage juridique complexe imposait un abandon de l'enfant par la mère porteuse-enfant devant être spécifié unique par contrat et donc nécessitant une éventuelle réduction embryonnaire, pour son adoption ultérieure par un des membres du couple, suivant le droit français.

Meurtre en Cévennes

Les honoraires étaient fortement stimulants mais Marc achoppa moralement sur un détail du processus : sur le catalogue des mères porteuses, le couple décida de choisir une femme noire, car ils avaient tous les deux entendu dire, par des amis du Marais, que les femmes noires avaient le bassin plus large que les blanches diminuant ainsi les risques à l'accouchement, et donc les frais supplémentaires éventuels. Cette dernière affaire écoœura Marc et comme il lui était impossible d'en parler autour de lui – les mœurs actuels faisant consensus - il eut l'impression d'être piégé dans une impasse. Cette société mercantile lui déplaisait fondamentalement et heurtait ses valeurs morales en partie inspirées par les restes lointains d'une enfance chrétienne. Il ne voulait plus appartenir à cette société dont la décadence mortifère lui paraissait jour après jour de plus en plus évidente. Le réchauffement climatique, les catastrophes écologiques, l'horreur numérique, la réification marchande de la relation humaine se mêlaient en lui dans une pâte informe et nauséabonde qui l'étouffait jusqu'à l'angoisse. L'activisme militant n'était pas son genre. Il en décelait trop facilement les illusions collectives. La crise du métro de New York emporta les dernières hésitations de Marc. Au petit matin de cette nuit d'insomnie dans un hôtel de Brooklyn, il se recoucha près de l'Autre avec une certitude apaisante : le monde ne pouvait être changé, mais lui pouvait changer de monde, et chose nouvelle, il allait vraiment le faire !

*Steamer balançant ta mature,
Lève l'ancre pour une exotique nature !*

*

Les Cévennes faisaient parties de ces rares lieux en France où l'on trouve encore des vallées et des montagnes démunies de

toute couverture par les réseaux hertziens. La nouvelle maison de Marc était un vieux mas muni de quelques dépendances en ruines ; bordé d'un côté d'un vaste terrain attenant envahi d'arbustes et de ronces abritant un minuscule cimetière cévenol avec deux tombes côte-à-côte reposant sous un vieux cyprès, et de l'autre côté d'un verger exposé plein sud avec des pommiers, des cerisiers, un vieux poirier donnant une année sur deux et un énorme figuier à la production plus généreuse. Les pierres tombales étaient disloquées, envahies par les ronces, et les inscriptions avaient été effacées par le temps. La présence de ces tombes dans les propriétés privées relevait d'un très ancien droit funéraire octroyé aux familles protestantes qui s'étaient vues refusées l'accès aux cimetières catholiques après les guerres de religion. L'héritage reçu après la mort de son père et un partage difficile avec sa sœur aînée suffirent à Marc pour acquérir cette maison depuis longtemps abandonnée et dont plus personne ne voulait. L'Autre avait refusé de voir la maison en photo. Elle avait compris. Marc avait choisi une nouvelle vie dans laquelle elle n'allait plus avoir d'existence. Il emporta avec lui peu de livres, mais l'intégrale du journal d'Henry Thoreau, l'Histoire naturelle de Buffon, les tragiques grecs, et l'on comprend à la vue de cette courte liste la teneur de ses états d'humeur. Les premiers mois, Marc apprit à connaître la maison dont l'apparence changeait selon les différentes heures du jour. Ainsi, vers huit heures au mois d'avril, le soleil disparaissait derrière les crêtes mais illuminait la maison d'une lumière rasante, oscillante selon les effets de masque des arbres se balançant sous le vent. Les jeux de lumière étaient magnifiques et donnaient à sa maison une beauté chaleureuse. Mais le soir, un vent glacial venu du Nord couchait par ses longues rafales les hautes herbes qui couvraient la colline attenante et la maison s'enfonçait dans l'ombre. Il prit goût aux aménagements et aux achats de première nécessité imposés par la vie campagnarde : sacs de toile résistante avec poi-

Meurtre en Cévennes

gnées, de tailles différentes, pour le petit bois et les bûches, une petite tronçonneuse, des petits paniers en osier de tailles différentes, un polaire vraiment chaud, de vrais gants de travail en cuir... Puis, il apprit à défricher une petite parcelle de terrain et escompta planter salades, radis et pommes de terre. Le travail à la terre l'épuisait et abîmait ses mains mais il en était fier. Pour la première fois depuis son enfance, il retrouva l'odeur de sa sueur. Il avait installé quelques panneaux solaires, suffisants pour l'alimentation de quelques lampes et d'un chauffe-eau, un poêle massif en fonte qui chauffait toute la maison. L'eau venait d'une source proche dont il n'avait pas bien compris lors de la vente, si elle était bien située sur son terrain. Une fois par semaine, il descendait au village pour les courses, mais bientôt, pensait-il, il n'en aurait plus besoin et pourrait enfin se dire : « ça y est, tout est consommé, je suis seul ».

*

Tapée sur traitement de texte en polices exagérément grasses, la lettre de l'Autre lui annonçait son intention de divorcer. Elle comptait sur son accord pour une démarche accélérée, et précisait en fin de lettre, dans un paragraphe distinct, qu'elle était conseillée par une avocate dont elle donnait le nom et prête à aller au contentieux si cela s'avérait nécessaire. « Tiens donc », ironisa Marc à voix haute ce qui fit dresser les oreilles de Buck attentif depuis la fin de son récent dressage aux inflexions de la voix de son maître. Doublement maître, car Marc, maître de son berger suisse à la robe blanche, se paraît, lui, quand il allait au tribunal, d'une robe noire et se faisait aussi appeler maître par ses clients. L'avocate choisie par l'Autre avait été longtemps une des collègues les plus proches de Marc. Pendant quelques années, au début de leurs carrières respectives, ils avaient travaillé dans

le même cabinet et ils avaient eu ensemble une liaison clandestine de quelques semaines pendant un mois de juillet dans un Paris déserté avant qu'il n'y mette fin, devenu frileux devant les complications ennuyeuses d'un adultère. « La vengeance est un plat qui se mange bien froid », pensa-t-il en se laissant aller à la réassurance d'une banalité. Le dernier paragraphe faisait mention de la garde du Fils. L'Autre exigeait la garde entière mais selon les modalités usuelles, il pouvait disposer d'un droit de visite bihebdomadaire. Dispositif, mentionnait la lettre, auquel il n'avait pas intérêt à s'opposer compte tenu de la plainte déposée contre lui pour violence conjugale. Lors d'une dispute enclenchée par la négligence de l'Autre sur la gestion du diabète du Fils et devant sa mauvaise foi, Marc s'était énervé et avait renversé violemment un meuble de cuisine dont un ustensile, en l'occurrence un couteau à viande, mal rangé, avait en tombant blessé légèrement l'Autre. Elle avait appelé la police et il s'était retrouvé en garde à vue. Il avait dû s'expliquer devant une jeune policière qui semblait doublement jouir de sa prise : un homme violent et un avocat. La plainte était encore en cours et bien que Marc n'eût pas d'inquiétude sur les suites judiciaires, l'affaire avait précipité la séparation.

Cette crise conjugale n'était venue que clôturer un long détachement mutuel que la survenue de la maladie de leur fils n'avait fait qu'accentuer. Après les années d'illusion amoureuse qui ont suivi leur rencontre, leur mariage s'était rapidement dégradé dès la naissance de l'enfant. Plainte constante de l'Autre sur la faiblesse de l'investissement domestique d'un mari préférant les dossiers des clients aux changements des couches. Agacement de Marc devant la surprotection maternelle, impuissance à assumer ce qu'il sentait confusément comme étant le devoir d'un père : celui de séparer la mère de l'enfant, et d'élever celui-ci en lui montrant une perspective lointaine, devenir un homme libre

Meurtre en Cévennes

et autonome, agacement devant le désir sans limite d'une femme s'accaparant son fils comme étant la prolongation d'elle-même. Triste cortège des déterminations banales du malaise familial contemporain mais qui entraîna disputes et discordes au fur et à mesure que le Fils grandissait, dans la toute-puissance de ces enfants d'une époque bien plus qu'ils ne sont ceux de leurs pères. Quand le diabète fut diagnostiqué, l'Autre se refusa à assumer la rigueur des injections régulières d'insuline. Marc devint le père sévère qui impose l'injection au nom des impératifs catégoriques non négociables. La maladie du Fils acheva de détruire le couple. Marc écrivit une réponse conciliante : il était d'accord sur tout et souhaitait à l'Autre une vie heureuse. Il ne put s'empêcher de rappeler en *Nota Bene* la nécessité de la mesure journalière de la glycémie du Fils. Il choisit des formulations qui, il le savait, n'allait pas heurter l'Autre. Marc mis la lettre dans l'enveloppe, l'humecta avec ses lèvres comme un baiser d'adieu. Elle partira le lendemain à la poste du village avant qu'il aille chez le Chevrier chercher le fusil.

*

N'allez pas imaginer un projet de meurtre, ni encore moins de suicide, chez cet homme dont les crises de colère à l'encontre de l'Autre étaient finalement restées assez sporadiques durant les quinze années de vie conjugale. Il était assez aisé de déceler dans ces accès les effets de l'impuissance d'un homme habitué aux joutes verbales des prétoires et qui se trouvait curieusement sans voix devant les arguments illogiques d'une femme dont les années de vie maritale avaient accentué, jusqu'à l'outrance, sa plainte originelle à l'encontre des hommes. Non, le fusil était destiné à l'abattage, sauvage et parfaitement illégal, d'un sanglier qui, toutes les nuits, ravageait l'ébauche du jardin potager. Marc,

Meurtre en Cévennes

en parfait citadin, avait imaginé qu'il était inutile de clôturer puisqu'il s'agissait de libérer justement la puissance bénéfique de la nature afin d'en recueillir les fruits, en l'occurrence quelques radis et plants de salade. Buck, si prompt à chasser les chats errants, paraissait indifférent à ces visites nocturnes. Peut-être estimait-il qu'il n'entrait pas dans ses prérogatives de chien de garde d'aller se faire éventrer par un vieux mâle aux dents acérés. Mâle qui pour avoir survécu aux hécatombes occasionnées par les hommes en habit orange, pratiquant la chasse collective, avec fusils de guerre, devait s'avérer être une bête particulièrement coriace.

Marc avait fait l'erreur de novice en s'installant dans les Cévennes d'avoir refusé de signer le document qu'un responsable local de la société de chasse était venu lui présenter pour autoriser le passage sur son terrain. Entre l'ex-avocat parisien, s'imaginant être devenu un mixte de Robinson Crusoé et de Gentleman Farmer, et le paysan cévenol qui proposait en échange de la signature du Parisien l'obtention de quelques gigots de fenaïson, le courant n'était pas vraiment passé malgré le partage d'un pastis accompagné de quelques chips posées sur une soucoupe placée à égale distance entre les deux hommes. Marc n'avait pas signé justifiant à peine sa décision par de vagues évocations des risques sanitaires. Le Chasseur hocha la tête en silence comme s'il acquiesçait mais il en n'était rien. Puis, comme s'il changeait de conversation, il dit : « vous savez qu'on a vu des traces de loups... ils sont remontés jusqu'aux Cévennes, c'est sûr maintenant », puis il se tut observant la réaction de Marc. Mais celui-ci en avait assez, et l'évocation d'un loup lui semblait être l'argument de dernière extrémité du Chasseur. Marc lutta contre l'envie de lui raconter une folie chinoise dont il venait d'avoir connaissance par la presse et qui illustrait la violence-faite aux animaux : des ours enfermés à vie dans de minuscules

Meurtre en Cévennes

cages où ils ne peuvent bouger, leur foie ouvert par des drains pour recueillir *in continuo* la sécrétion de leur bile pour leurs vertus médicinales. Il avait réussi à se contenir mais il était aujourd'hui bien en peine d'aller quémander de l'aide auprès du Chasseur pour se débarrasser du sanglier.

*

En fin de matinée, Marc sortit sa moto, une veille Triumph Bonneville à deux cylindres et aux longs pots d'échappement chromés. Il l'avait baptisé Bucéphale par dérision de son propre ego, qui flirtait parfois avec les conquêtes grandioses d'un Alexandre du nouveau monde. En montant pour la première fois sur l'engin, il avait aperçu son ombre sur le talus d'herbes qui longeait la route et il estima alors qu'ils avaient tous deux une fière allure. Devant Grignote, assise sur le pas de la porte et les regardant, avec une nuance de colère dans les fentes dorées de ses yeux, Marc attacha Buck dans un panier sur les sacoches, le ceintura assez fortement malgré ses grognements et tous deux prirent la route de la montagne. Bucéphale ronronnait doucement à bas régime et enfilait élégamment courbe sur courbe en descendant vers la vallée. L'esprit de Marc jouissait de sa concentration mentale sur les virages et sur le dosage subtil du différentiel de freinage entre les deux roues. La journée était magnifique et comme à chaque fois qu'il prenait sa moto, Marc se sentait heureux et libre. De part et d'autre de la route étroite, des ravins plongeaient jusqu'aux rivières encaissées où, paraît-il, prospèrent des castors. Il arriva au village sans avoir croisé une seule voiture. Dans cette vallée reculée, le nombre d'habitants par kilomètre carré était un des plus faibles de France et il tenait à la magie étonnante des finances publiques que les routes secondaires soient si magnifiquement entretenues. Marc

déposa la lettre pour l'Autre dans la boîte postale, fit quelques courses de première nécessité dans la supérette. Buck attendit sagement, à côté d'autres chiens, des bâtards hauts sur pattes, reconnaissables aux foulards de couleur attachés à leurs cous, qui aboyaient sans retenue pendant que leurs maîtres allaient s'approvisionner en bières. Ils appartenaient au *Peuple des Yourtes*. Ces néo-ruraux vivaient dans des yourtes dissimulées dans les bois des Cévennes où ils élèvent des chèvres, cultivent le romarin, et quelques autres herbes, et s'adonnent aux destructions rituelles des relais radio, refusant toute compromission avec une société honnie. Leur accoutrement est soigneusement décalé par rapport aux modes contemporaines et il n'est pas rare de voir des hommes en jupe de bure, des femmes avec des capes, les cheveux se portent le plus souvent pris dans des foulards de couleur, parfois tressés avec des cordelettes, la sandale est reine, le pantalon de toile est large, jamais moulant, les corps sont drapés, certains visages sont tatoués mais il est possible qu'ils s'agissent de ceux d'anciens punks reconvertis dans le néo-ruralisme, ce qui est un bon choix économique, car on vit de presque rien dans les Cévennes. Buck donna un cours de savoir-vivre à ses congénères en n'aboyant pas une seule fois. En le détachant, Marc aperçut une fille qui rejoignait le Peuple des Yourtes dans la superette. Ses vêtements étaient la quintessence de la mode néorurale, jupe longue déstructurée montrant par intermittence des collants sur ses jambes longues et fines, un pull de grosse laine écrue, la masse de ses cheveux blonds tenus par un foulard imprimé, un sac de toile en bandoulière. Par sa beauté, sa prestance et le défi qui animait son regard que Marc un bref instant réussit à croiser, elle n'aurait pas dépareillé un défilé de mode. Puis, elle s'engouffra dans la superette, laissant l'avocat parisien sous l'effet de charme que peut procurer la rencontre inattendue d'un conquérant du nouveau monde avec une beauté indigène.

Il n'est pas sûr que la bâtisse où vivaient le Chevrier et sa femme, une sorte d'illuminée aux cheveux hirsutes et au regard fou, puisse mériter de se faire appeler une maison. Son centre est une bergerie, soit une pièce sombre et basse où vivent entassées une soixantaine de chèvres sur un lit d'excréments. Adossées à la bergerie, comme des excroissances, deux minuscules pièces mal aérées aux volets délabrés, constituaient *l'espace de vie* comme on dit dans les brochures immobilières. Un lit bas à deux places aux draps défaits occupait une grande partie de la pièce principale à côté d'un énorme bahut où la femme du Chevrier sortait des boîtes en métal remplies de pièces quand Marc venait lui acheter des fromages. Tous les objets étaient vieux, rafistolés, à l'exception d'une énorme mappemonde lumineuse posée sur une table et qui constituait dans ce décor, une incongruité absolue. En rentrant dans la cuisine qui faisait office d'entrée, Marc évita de marcher dans les déjections d'un chien. Le Chevrier parut à Marc très mal en point. Un ses yeux était rouge et gonflé et il expliqua à Marc qu'une mouche lui avait pénétré l'œil et que maintenant des larves en sortaient. Marc compatit, mais il ne pouvait guère aider le Chevrier. Le médecin passera, dit le Chevrier mais il n'avait pas l'air d'y croire beaucoup. Les deux hommes reprirent leur rituel habituel : le Chevrier s'asseyait devant la mappemonde dont il alluma la lampe intérieure, illuminant de couleurs douces et différentes tous les pays du monde. Puis il en choisissait un, au hasard, parfois en faisant tourner le globe sur son axe. Il lisait alors les nom des pays en détachant les syllabes : « Ka-zas- tan, Turk-me-tis-tan, Ve-ne-zuela », cherchait les capitales et demandait à Marc « s'il y avait mis les pieds ». L'expression amusait Marc qui parfois racontait ses voyages quand le hasard était favorable et que le doigt du Chevrier s'arrêtait sur un pays qu'il connaissait. Parfois, il inventait,

mais de façon prudente, car le Chevrier qui n'avait jamais été plus loin que Marseille où il avait vu la mer pour la première et unique fois, possédait cette perspicacité paysanne de déceler à coup sûr le mensonge sous les vanités des gens de la ville. Marc lui raconta son voyage à Ushuaïa où accostent maintenant des villes flottantes remplies d'Américains plus obèses que les phoques exhibant leur lard sur les îlots du détroit du *Beagle*. Puis on passa au motif véritable de la visite. Le Chevrier éteignit la mappemonde et déposa sur la table un long paquet entouré de papier journal. Avec des précautions insistantes, il en sortit une magnifique carabine de chasse. La crosse était en bois patiné et le canon en acier poli d'une belle finesse. Il voulut viser mas son œil malade l'en empêcha. Alors, il en fit jouer le mécanisme de verrouillage et la gâchette. Le claquement ferme et immédiat devait convaincre Marc de l'état parfait de la carabine. Il la prit, la soupesa et déclencha le mécanisme. « Avec cela, votre sanglier est un homme mort », dit le Chevrier en rigolant et en empochant les billets du paiement. Il lui donna une boîte de cartouches. « Faut en parler, à personne, dit-il en clignant de son œil encore sain, ici en Cévennes on ne parle pas de ces choses-là, jamais, muet comme une tombe, mais vous avez raison, ici dans nos vallées un homme sans un fusil, cela n'existe pas, ou c'est un touriste ». Marc ne demanda rien sur la provenance du fusil, sans doute acheté avec un permis de chasse périmé et revendu à prix d'or, peut-être présent dans le fond de famille depuis des années car il semblait très vieux bien qu'en parfait état, comme le sont souvent les armes régulièrement graissées et bien entretenues. Il n'avait pas le choix, il n'allait pas passer le permis pour un seul coup de fusil et s'habiller en orange pour acheter une carabine dans une armurerie. Et puis cet achat illégal, lui plaisait beaucoup car justement illégal, et démontrant ainsi à l'Avocat en rupture de serment qu'il pouvait encore exister en France des lieux de refuge où les prérogatives de l'État ne pénétrèrent pas.

Meurtre en Cévennes

Après l'acte, il accrocherait l'arme au-dessus de la cheminée, à côté de l'inscription gravée au burin par les premiers cévenols ayant construit la maison. Le Chevrier démontra le fusil, montra à Marc comment le remonter, puis l'enroba à nouveau dans le papier journal avec une poignée de cartouches. La transaction conclue, ils parlèrent de l'épisode cévenol qui se préparait au vu des nuages d'orage qui s'accumulaient à l'Ouest, puis Marc siffla Buck qui tournait autour des chèvres, obéissant à une reminiscence atavique venue du fond de son génome, et Bucéphale reprit la route des crêtes.

*

Contrairement au jugement de Marc qui avait estimé le regard de la Belle Indigène du Peuple des Yourtes indifférent à son égard, celle-ci avait été étonnée de la présence de l'Avocat devant la superette. Lorsque leurs yeux s'étaient rencontrés, elle avait très rapidement choisi de ne rien laisser paraître – ce en quoi elle était une experte – du trouble qui venait de l'affecter. Aussi, choisit-elle de revenir à la superette plus souvent qu'il était nécessaire afin de vérifier, dans le cas espéré où elle le reverrait, de la réitération du délice ressenti. Comme le potager de Marc, ravagé par le Sanglier, ne suffisait pas à le nourrir, ce qu'il n'aurait jamais pu faire même sans les outrages de l'animal, sa présence régulière à la superette s'imposa. La rencontre se fit au rayon des fromages. Voyant Marc indécis devant deux pélardons, elle prit le plus racorni et le glissa dans le caddy de l'Avocat. « y a pas photos entre ces fromages », lui dit-elle en riant dans son accent méridional, l'un est bio et l'autre pas. Marc accepta de laisser « l'autre pas » dans le rayon et la conversation s'engagea. Ils burent un café ensemble à la terrasse de l'Univers sur la place du village. Le soleil de printemps jouait avec les feuilles

des Platanes et Marc du clavier de ces subtiles séductions apprises autant dans ses conquêtes féminines et que dans son art de l'écoute de ses clients. Car être un bon avocat consiste avant tout à sentir, dans l'autre, le lieu de la secrète blessure. Il ne fut guère difficile à Marc de percevoir chez la jeune femme l'existence d'une attente. Il ne se trompait pas. L'Indigène, en repartant dans sa Kangoo vers le Peuple des Yourtes avait acquis la certitude que l'Avocat pouvait représenter pour elle la possibilité du changement désiré. Elle en avait assez de sa condition de favorite du Charpentier du nouvel Âge et de sa vie dans la yourte centrale. Car les néoruraux, en rupture d'une société haïe, avait reconstruit à leur insu une société clanique dominée par les prérogatives sexuelles d'un chef de horde : le Charpentier du nouvel âge. L'homme alliait grande gueule, forte stature, et une mixture idéologique, où l'on reconnaissait des relents trotskystes et des prédictions apocalyptiques. Il en résultait un charabia essentialiste sur les victimes des discriminations de l'État fasciste qui imposait les antennes sur les crêtes des Cévennes. La Belle Indigène commençait à douter de la pureté originaire du clan des Yourtes. Et elle commençait à s'ennuyer sérieusement. Même les sorties nocturnes en direction des antennes des collines où après les avoir démantelées à coup de masse, le Peuple des Yourtes faisait une fête bruyante sous les étoiles, devenaient pesantes par le déroulé immuable de leurs rituels. Bien sûr, l'accueil chaleureux de quelques Migrants isolés fuyant les contrôles de gendarmerie, fournissait une distraction et un renchérissement idéologique. Mais, ils ne restaient pas bien longtemps, et ne comprenaient visiblement pas par quels sortilèges ces jeunes occidentaux pouvaient prendre goût à vivre sous des huttes de toile, plus sommaires que leurs cabanes de torchis d'Afrique subsaharienne. Les Migrants restaient quelques jours, on ne leur demandait rien, vivaient de quelques rapines innocentes dans les jardins potagers, erraient sur les crêtes à la recherche d'un peu de réseau pour leur

seul bien : leur téléphone portable rangé dans un sac à dos aux bretelles élimées qu'ils ne quittaient jamais, étant toujours prêt à disparaître si la gendarmerie montrait son nez. La curiosité des habitants des Yourtes pour les Migrants du Subsahara ne durait jamais très longtemps, et ils s'étaient habitués à les voir arriver et repartir sans qu'on ne leur demande rien. De temps à autre, le Peuple des Yourtes descendait au village pour un bal traditionnel où ils faisaient revivre rondes et bourrées des siècles passés. Ces danses d'un autre âge permettaient aux anciens de rencontrer le sexe opposé et parfois de faire leurs demandes en mariage. Mais à part ces quelques distractions, la vie se déroulait sur un rythme immuable et les dissensions dans le clan surgissaient très vite et enclenchaient des discussions sans fin sur l'intégrité écologique de tel ou tel soja, savon noir, riz blanc, betterave, etc., avant que le Charpentier du nouvel âge mette fin aux discussions par la parole d'autorité d'un chef incontesté. Bref, la belle Indigène commençait à regretter sa vie d'avant où elle errait dans Toulouse en essayant de vendre ses toiles dans les galeries d'art. Son style figuratif, proche de la peinture romantique, n'était guère au goût du jour, et malgré un talent certain, elle ne pouvait vivre de sa peinture. Les communautés alternatives des Cévennes s'étaient alors imposées comme un refuge naturel. La qualité de la lumière du ciel et la beauté de la nature, dont elle escomptait une inspiration, emporta ses dernières réticences. Mais elle n'avait pas un goût immodéré pour la vie sous les yourtes. Aussi, cette rencontre avec Marc lui paraissait de bon augure pour un nouveau départ. Elle l'invita donc à venir boire une infusion d'herbes sauvages sous la yourte centrale pendant que le Charpentier du nouvel âge était parti réparer le toit effondré d'une clède abandonnée. Ils batifolèrent ensuite dans les bois – (pour des détails sur le batifolage, les postures de la sexualité polymorphe et les combinaisons de muqueuses, se rapporter aux premières pages des romans contemporains) -

Meurtre en Cévennes

puis se racontèrent leurs vies sur un tapis de mousse à côté d'un ruisseau. Quand Marc revint de jour-là de la vallée des Yourtes, il était très tard et il eut l'impression que Grignote lui faisait la tête. Quant à Buck, il n'avait pas détesté l'esprit libertaire qui animait la bonne dizaine des hauts sur pattes vivant en bonne intelligence avec le Peuple des Yourtes. Marc s'endormit avec la joie tranquille que procure une nouvelle rencontre amoureuse. La vie dans les Cévennes décidemment se présentait sous un bon jour. Paris lui sembla si loin. . .

*

Ce fut alors qu'il se produisit dans la vie de Marc un évènement apparemment insignifiant mais qui fut lourd de conséquences. Il prit le tour inattendu d'une leçon de paléontologie. Peu après son installation dans les Cévennes, Marc avait rencontré un drôle de personnage dans le train de Nîmes où il allait signer des papiers notariés. L'homme était assis en face de lui dans le compartiment et attirait le regard de tous les voyageurs par une longue chevelure étonnante pour un homme si âgé, et portant une barbe fleurant l'anarchie, dans laquelle il farfouillait en permanence. Le reste était à l'avenant : gros pull à la propreté douteuse, sandales laissant apparaître des chaussettes. Un vieil hippie, un original, un clochard en rapatriement sanitaire ? Marc se demandait qui pouvait bien être ce compagnon de voyage quand celui-ci sortit de son sac un gros ouvrage dont le titre était apparent en anglais : *Elements of Paleontology* et qu'il se mit à annoter avec un crayon à papier. Un scientifique, tout s'explique ! Le Paléontologue parut beaucoup plus sympathique à Marc. Ils parlèrent ensemble pendant tout le voyage. Marc le questionna sur sa discipline, sur l'origine de l'Homme, sur l'immensité des temps géologiques. Le chercheur répondait avec

entraînent. Ils échangèrent leurs adresses. Quelques temps après Marc alla le voir dans sa maison et depuis, quand la solitude lui pesait, il prit l'habitude de lui rendre visite. Le Paléontologue vivait seul dans un mas situé à flanc de montagne, rempli de livres et d'objets étranges, morceaux de laves, pierres ponceuses, ardoises, écorces noircies, bouts d'os... Chacun d'entre eux avait une histoire géologique singulière, expliqua-t-il à Marc qui aimait farfouiller dans ce bric-à-brac. Un jour, Marc aperçut un objet singulier sous des piles d'ardoises de schiste : un grand clou d'au moins cinquante centimètres entièrement couvert d'une fine pellicule de ce qui semblait une peinture dorée pulvérisée et qui par endroit s'écaillait. Et non, lui dit le Paléontologue, c'est bien une fine couche d'or, une dorure, mais en or véritable déposé sur ce clou : c'est un clou d'or. Il invita Marc à s'asseoir sur la petite terrasse de bois suspendue au-dessus du ravin et alla chercher une bouteille de vin de treille et commença ainsi :

- Nous, les Paléontologues, nous sommes des géographes du temps, nous arpentons l'histoire de la Terre et quand nous découvrons une nouvelle époque, pour la marquer pour d'autres voyageurs du temps, nous y plantons un clou d'or. Celui-ci est l'un d'entre eux. C'est le clou de l'Anthropocène. Mais on ne sait pas trop où le planter !

Marc ne comprenait pas et le Paléontologue soupira comme si cela l'ennuyait d'engager une explication technique, mais il expliqua :

- En Paléontologie, les intervalles géologiques sont définis par leur limite inférieure qui doit correspondre à un événement majeur à l'échelle de la Terre. Cet événement doit être enregistré dans les sédiments et exposé sur une coupe géologique. Ce point est matérialisé sur le terrain par un clou d'or que l'on dessine sur les chartes stratigraphiques, ces dessins où l'on reproduit à

Meurtre en Cévennes

l'échelle les différentes époques depuis la création du monde, enfin, création du monde, c'est une façon de parler. . . Aujourd'hui, des confrères pensent que nous venons de changer d'époque dans l'histoire du monde. Nous serions entrés dans l'Anthropocène. . . l'homme changerait le monde physique. . . je parle au conditionnel car je ne partage pas cette idée, malgré qu'elle soit à la mode et apparemment évidente. Nous n'arrêtons pas de nous disputer sur l'identification du clou d'or qui marquerait le début de l'époque où l'homme a modifié l'état de nature. L'un défend Buffon pour qui dès le début l'homme a changé la planète, l'autre le situe au début de l'ère industrielle, au cheval vapeur, un autre au début de la modification du vivant par la reproduction artificielle, un autre à Hiroshima, bref on ne sait pas et chacun voit midi à la porte de sa conception . . . Car pour établir le moment initial de l'Anthropocène, il faut un ensemble d'indicateurs montrant clairement comment les activités humaines modifient les environnements et laissent des signaux stratigraphiques utilisables comme autant de « marqueurs » de l'époque, donc pouvant être déchiffrés comme tels par de futurs paléontologues. On pourrait dire que les clous d'or sont des messages envoyés dans le futur, comme on en envoie dans les sondes spatiales une sarabande de Bach ou une vidéo de Michael Jackson. Or, il n'est pas évident de décréter ce qui serait la marque spécifique et durable de l'Anthropocène. Devant ce marasme de la pensée scientifique, je me suis énervé devant mes confrères à un congrès à Stockholm. Pour me calmer, ils m'ont offert ce clou en me disant que je trouverai bien un endroit dans mes chères Cévennes pour le planter.

*

Le clou d'or marqua l'esprit de Marc. La concrétisation d'un changement d'époque dans un clou, un simple objet physique,

Meurtre en Cévennes

une tige de métal dont l'un des bouts est aigu et pénètre la matière, tandis que l'autre bout aplati reçoit la force du marteau, de l'outil, lui inspira de nombreuses réflexions qui tournaient autour d'une question centrale parfaitement égoïste : où planter le clou d'or de son propre changement de vie ? À l'échelle de sa vie – donc le centre du monde – le départ aux Cévennes était comparable à un changement d'époque. Mais, où mettre ce clou d'or dans sa nouvelle existence ? Dans le potager qui devait assurer son existence, dans les panneaux solaires qui lui offraient une indépendance énergétique, dans la citerne qui recueillait l'eau de pluie. Sa liaison avec la Belle Indigène était exclue, d'abord elle n'était pas une vraie indigène, et ensuite cette liaison clandestine ne faisait guère rupture avec sa vie d'avant. C'est alors que le Sanglier surgit dans l'esprit de Marc. Oui, le clou d'or de sa nouvelle vie devait être planté dans le cadavre abattu du Sanglier prédateur de potager. C'est l'acte fondateur de sa nouvelle existence. De cueilleur, il devenait chasseur, marquait sa puissance sur l'ennemi prédateur, et assurait sa subsistance et son indépendance : plus de descente à la superette, les protéines animales, et plus précisément cet acide aminé que notre corps réclame, sera conquis par l'abattage de l'animal. Ainsi, depuis la terrasse de sa maison, en regardant décliner la lumière du soir, Marc se laissait aller à des robinsonnades grandioses.

*

Lorsque Marc eut fini de planter la dernière rangée de radis dans le potager qu'il avait défriché et désherbé, il regarda son œuvre avec le sentiment heureux d'une tâche accomplie. En s'essuyant le front, il pensa qu'il venait de s'inscrire par le labeur dans l'immense cohorte des travailleurs de la terre. Les Écritures de son enfance chrétienne lui revenaient en mémoire avec la puissance d'une vérité enfin révélée. Il gagnait son pain à la sueur de

Meurtre en Cévennes

son front. Les dossiers juridiques, les entretiens avec les clients, les plaidoiries, lui semblaient devenus des simagrées d'un jeu de dupes. Il s'assit au coin de la terrasse d'où il pouvait surveiller le potager, le verger et tout son terrain s'étendant jusqu'aux deux tombes cévenoles. Il resta tard à veiller, le fusil chargé posé sur ses genoux, et se balançant sur sa chaise comme s'il était un pionnier du Far West guettant les indiens. Mais fatigué par son labeur, il ne veilla pas bien tard. . . Le lendemain, dès son lever, il alla voir le potager. Le sanglier avait retourné la terre en tous sens laissant un champ de batailles de mottes. Marc s'assit sur une pierre et contempla l'étendue du désastre. Son découragement céda à la détermination d'en finir la nuit prochaine. Il allait planter le cou d'or.

*

Il est difficile de faire percevoir avec précision ce qu'est un épisode cévenol à celui qui ne l'a pas vécu. L'expression désigne un phénomène climatique remarquable lié à la position géographique des Cévennes soumises à la fois à l'influence de la Méditerranée et à celle des masses d'air venues de l'océan Atlantique. La rencontre entre les deux masses d'air de température et de pression différentes se fait au-dessus des Cévennes et enclenche des orages et des pluies d'une violence étonnante. Pendant deux à trois jours, le ciel est d'un noir d'encre, strié d'éclairs. Des rideaux d'une pluie dense obscurcissent la lumière et l'eau déferle avec violence jusqu'aux rivières entraînant les pierres et ravinant le sol en profondeur. Malheur à celui qui s'avise de prendre sa voiture sur les routes devenues torrents ! Plusieurs imprudents sont morts noyés. Marc, bien décidé à planter un clou d'or dans la peau du vieux sanglier, veillait sur la terrasse s'abritant sous l'auvent, le canon de la carabine posé sur la balustrade. L'orage

le maintenait éveillé par ses éclats de tonnerre et ses éclairs qui illuminaient la nuit. Pendant une des secondes d'éclair, il vit une forme bouger à côté du vieux figuier à une vingtaine de mètres de lui. La carabine était pointée dans la bonne direction, il visa un peu au jugé et fit feu. La forme s'affaissa et resta immobile. Il avait fait mouche, se dit-il et il ne se retint pas de hurler dans la nuit, un « *yes* » terrible comme un trader qui vient de gagner une marge énorme dans une transaction boursière. Il s'équipa de son ciré de mer, rechargea la carabine et sortit sous la pluie. Arrivé à une dizaine de mètres, il tira un second coup pour s'assurer de la mort de la bête et s'approcha en éclairant par la lampe torche ...

Il mit du temps à comprendre que la présence d'un sac à dos ouvert déversant des poires et des énormes figues appartenait bien au sanglier, et que le corps de celui-ci, étendu sur le sol dans une position grotesque, était celui bien d'un Migrant venu dérober les fruits de son verger. Les deux coups avaient porté, mais le second avait dû être le coup mortel. Le sang ruisselait dans la pluie et la boue. La panique saisit Marc qui remonta à la maison en courant, les coups de son cœur semblant faire exploser sa poitrine. Il ne savait que faire et marchait en tous sens dans la cuisine. La pluie redoublait et chassée par le vent, elle cognait avec force sur les vitres. Marc n'aurait jamais voulu exister. Et il pensa à se tuer pour annuler la réalité, un peu comme on appuie sur le bouton d'une télécommande pour changer de film et fuir des images déplaisantes. Enfin, il s'assit à la table de la cuisine, sortit du vieux bahut une bouteille de whisky. La pensée humaine est capable d'accélération fulgurante et de traiter en quelques secondes des problèmes logiques complexes dès lors que la nécessité fait loi. Nous listerons ci-dessous de façon séquentielle les prémisses et conclusions du raisonnement logique qui entraîna la pensée de Marc cette nuit-là comme une lame

Meurtre en Cévennes

déferlante, mais nous devons considérer qu'elles sont survenues dans le désordre d'un esprit submergé par l'angoisse et que les rasades d'alcool parvenaient difficilement à calmer :

1. Il fait nuit, il y a de l'orage, personne n'est présent à plusieurs kilomètres à la ronde. Personne n'a rien vu, ni entendu. Il est seul. Cela fait plus de deux heures. Personne n'est venu. C'est un Migrant. Il est venu à pied, sûrement du plateau des Yourtes, peut-être n'a-t-il pas de nom. Oui, il n'a pas de nom, peut-être une fausse identité. Il est en situation irrégulière. Il se cache dans les Cévennes. Personne ne sait qui il est, où il va, d'où il vient et le temps qu'il reste dans les communautés qui l'accueille. Il peut disparaître du jour au lendemain, personne ne s'en étonnera. En fait, il n'existe pas. Il n'a jamais existé. Oui, le Migrant est un non existant ! Il n'a pas de réalité effective, donc il ne s'est rien passé.
2. Il a sûrement un téléphone portable mais la géolocalisation est impossible car il n'y a aucun réseau.
3. Reconnaître l'affaire comme un accident malencontreux ? Non, cela ne pourrait expliquer le second coup de feu, donc l'accusation de meurtre est certaine. Tuer un Migrant parce qu'il vole des figues un soir d'orage, cour d'assise assurée, prison à la clé. Non, ce n'est pas une option.
4. Donc, faire disparaître le corps. Tout de suite, mais où, comment ?

Les tombes de son jardin apparurent alors à Marc comme des figures salvatrices. Elles l'attendaient. Elles allaient l'aider à faire disparaître ce cauchemar dans une formidable annulation rétroactive. Il attendit quelques heures, s'attendant à voir surgir des

phares sur la piste. Enfin, il se décida. Il remit son ciré, ses gants et sa lampe frontale alla dans la cave chercher des grands sacs à gravas et une barre à mine. Il sortit sous les trombes d'eau. En approchant du corps, son angoisse céda brutalement, il était passé à l'action. Le cimetière était cinquante mètres plus bas que le figuier, mais le terrain descendait en pente franche, les terrasses s'étant depuis longtemps écroulées. Il enleva quelques branches et pierres pour dégager ce qu'il convient malgré les circonstances d'appeler un « toboggan ». Puis, il mit de côté le sac à dos et fouilla les boches du blouson de toile du Migrant. Il mit dans le sac, un portefeuille, qu'il prit soin de ne pas ouvrir, un portable éteint, un paquet de cigarettes et un briquet bic. Il n'alla pas plus loin dans la fouille. Enfin il poussa le corps dans le sac à gravas, regardant furtivement le visage de l'homme qu'il avait tué mais quelque chose l'empêchant de fixer les traits du jeune Malien. Il ferma le sac avec une corde. Puis, avec l'énergie de la nécessité, Marc poussa, tira, le sac qui glissa, roula sur l'herbe mouillée et finit par parvenir juste au-dessus des tombes. Marc en choisit une, celle dont la pierre était en partie brisée et avec la barre à mine faisant levier, en portant de tout son poids sur le levier, prenant espoir dans la phrase d'Archimède, il finit par desceller la pierre. Il éclaira le fond de la tombe. Elle était en partie comblée par de la terre, mais il restait de la place à côté d'un cercueil de bois décomposé et il perçut avec horreur dans le faisceau de lumière un crâne et quelques os. Il bascula le corps du migrant dans la tombe et le recouvra de terre et de pierres, comme si la tombe avait été comblée par l'érosion du terrain. Il remplaça la pierre tombale et remis le cimetière dans l'état habituel de délabrement et d'abandon. Puis, il remonta vers le figuier, ramassa le sac du Migrant et rentra dans la maison. Il était trois heures du matin. Il mit le sac dans le poêle à bois, l'aspergea du reste de la bouteille de Whisky. Il entretint le tirage du poêle jusqu'à ce qu'il ne reste plus du sac qu'un

Meurtre en Cévennes

magma noirâtre, avec quelques pièces de métal non consommé du téléphone portable. Il mit tous les restes des cendres dans un sac poubelle et ressortit de la maison. Il monta quelques centaines de mètres au-dessus de la piste et dispersa les cendres dans le vent et les restes dans l'eau d'un torrent grossi par les pluies et qui s'engouffrait dans des anfractuosités menant à des rivières souterraines qui couraient entre les dalles de schiste pour aboutir loin dans les vallées. De retour à nouveau à la maison, il nettoya le fusil au vinaigre en enlevant toute trace de poudre et d'empreinte et l'accrocha au-dessus de la cheminée en prenant soin de déplacer un peu des toiles de poussière qui couvraient son plafond, de façon à donner l'impression que la carabine n'avait jamais quitté la cheminée. Il commençait à faire jour. Il essaya de dormir mais se réveillait en sursaut dès que le sommeil gagnait. Il restait prostré dans son lit, pensant et repensant au cauchemar de la nuit et parfois il doutait de la réalité des faits. C'est alors qu'il comprit que c'était la seule attitude possible : il ne s'était rien passé, le Migrant n'avait jamais existé, le fusil n'avait jamais quitté la cheminée. Des fragments d'images qu'il convient d'annuler comme pure irréalité. Tout était normal, un épisode cévenol comme un autre, habituel dans cette saison. . . , pas un temps à sortir dehors.

*

Le lendemain, l'épisode redoubla d'intensité. Des lambeaux de brume s'accrochaient aux flancs des collines, puis étaient dispersés par le vent. La piste était devenue un vrai torrent filant grossir les eaux des gardons. Deux jours après, le temps passa brutalement au beau. Marc descendit au cimetière et fit le tour du jardin. Les hautes herbes étaient couchées par le vent et la pluie, les fruits étaient tombés à terre, les branches cassées, les

brèches de plusieurs murs en pierre sèches s'étaient creusées. Le spectacle habituel d'un lendemain d'épisode cévenol. Il vérifia soigneusement encore une fois qu'aucun objet compromettant n'avait été oublié. Rien ne pouvait rappeler le drame. Puis, il remonta à la maison et il attendit encore un jour entier et une nuit. Il ne vit aucune voiture sur la piste, n'entendit aucun bruit inhabituel. Alors au matin du troisième jour, il sortit Bucéphale et descendit au village. En arrivant devant la superette, il eut un coup au cœur et faillit repartir en sens inverse. Une estafette de gendarmerie étaient garée sur le parking et deux gendarmes étaient en grande discussion avec un petit groupe d'habitants. Il était trop tard pour faire demi-tour ce qui aurait pu paraître immédiatement suspect. Il prit instinctivement le parti de faire comme si de rien n'était, attacha Buck au piquet, et rentra dans la superette. À la caisse, il échangea quelques mots de courtoisie avec la Caissière qui, impatiente de raconter l'histoire la plus importante du village depuis plusieurs années, d'expliquer la présence inhabituelle des gendarmes annonça à Marc le démantèlement du clan des Yourtes, à la suite d'une enquête de gendarmerie sur la destruction d'un antenne la nuit de l'épisode cévenol. Le Charpentier du nouvel âge était en garde à vue, les yourtes avaient été démontées, les propriétaires avaient récupéré leurs terrains et les avaient immédiatement clôturés, les membres du clan s'étaient tous dispersés, partis sur la côte ou sur les routes, les quelques Migrants hébergés s'étaient dissous dans la nature. « On ne les reverra pas de sitôt, ceux-là » s'exclama la Caissière en lui rendant sa monnaie. Marc reprit la moto et remonta la vallée. En arrivant au bout de la piste, Marc vit La Belle Indigène assise sur la pierre de seuil de la maison, caressant Grignote lovée sur ses genoux, avec à ses pieds, ses valises et son chevalet plié. Elle lui sourit. Elle l'attendait. Il lui ouvrit la porte.

Meurtre en Cévennes

*

Le soir, lorsque la lumière commençait à descendre et offrait aux collines les tonalités d'un tableau de Carl Friedrich, ils prirent l'habitude de descendre au cimetière, et là, à côté des tombes, la Belle Indigène montait son chevalet et peignait. Buck, fidèle compagnon, s'allongeait dans l'herbe à côté de Marc qui observait l'avancée de la toile de son amante et guettait la formation du petit nuage ovale au-dessus des crêtes. De temps à autre, Grignote venait les rejoindre, elle avait pris l'habitude de s'installer sur la tombe fragmentée et regardait intensément Marc. Lorsque le soleil baissait encore, Marc se surprenant à guetter le reflet doré dans la fente verticale de ses prunelles. Parfois, il lisait ou prenait des notes pour un ouvrage à venir sur l'origine du Droit. Il s'était réconcilié avec le Chasseur, avait signé son papier et le vieux sanglier avait fini sa vie dans les congélateurs. Les radis poussaient et potager devenait gros de promesses. Ils allaient souvent dîner chez le Paléontologue boire du vent de treille et discuter de l'évolution du monde. En revenant ils passaient prendre des fromages chez le Chevrier qui avait fini par perdre un œil, mais il continuait à rêver devant la mappemonde. Ainsi, passait la vie en Cévennes dans le paisible décours des nouveaux jours.
